

Il y a dix ans, à Narvik...

Dans la petite histoire des batailles — perspective très limitée sur l'horizon historique de l'Homme et des Peuples — l'on trouvera peut-être quelque référence à Narvik sous le titre de « la route du fer »... Mais, Narvik est bien autre chose. La vraie signification historique de cette Ville norvégienne on la retrouve, fixée en Hauteur et en Profondeur, dans le fait éclatant d'avoir été l'un des premiers maillons dans la chaîne de Solidarité Humaine effective, pour conquérir la Liberté des Hommes et l'Indépendance des Peuples ; chaîne établie autour du Monde par la Deuxième Guerre Mondiale — créant ainsi un lien plus réel que certains ne le supposent —, car les quelques maillons encore disjoints sont à l'origine des conflits non finis, ou mal finis, d'aujourd'hui.

Ce fut à Narvik où la première lutte en commun s'engagea, après la guerre d'Espagne. Naturellement, que pour les norvégiens Narvik symbolise le bastion de la résistance à l'envahisseur ; tout comme pour les anglais, les polonais et les français signifie le tribut rendu à l'honneur et à la loyauté ; mais, pour les espagnols qui, eux, n'avaient aucun intérêt direct, Narvik veut dire — comme pour les autres d'ailleurs — assistance dans le malheur et défense de la Liberté commune.

Oui, les espagnols combattirent la-haut, si ignoré que ce soit des vérificateurs officiels. Les norvégiens le savent très bien.

Don Quichote, selon le livre immortel de Cervantes, tout le Monde le sait, fit maintes sorties. Les espagnols républicains, aussi : la première — dans les champs européens de la Deuxième Guerre — fut celle de Narvik, après un demi million de mort laissés sur le sol national pour soutenir les Quatre Libertés. Vinrent ensuite la Syrie, Bir-Hakeim, Tunisie, Italie, Normandie, Paris, Strasbourg, Berchtesgaden... Qu'il nous soit permis de dire, en passant, que tout cela n'est en aucune manière une histoire de fous, malgré les apparences de la « realpolitik » à la mode. Les sourires ou les silences de la littérature officielle, toujours bien portante grâce au sacrifice glorieux — c'est-à-dire, inoubliable — des « soldats inconnus », sciemment méconnus, systématiquement ignorés, ne peuvent pas arriver à effacer le sang des morts, taches moisies devenues vertes de honte, qui font rougir tous les Hommes libres et honnêtes. Excusez-nous, et revenons aux faits.



Peu après la guerre civile, plus de quinze mille espagnols parmi les réfugiés en France, s'engagèrent dans les rangs de

la Légion Etrangère pour servir leur Patrie d'adoption, menacée ; ils vinrent donner du volume, du sang jeune, de l'élan enthousiaste et libérateur aux 10-11-12-13-14 et 15ème Régiments de Marche. Lorsque la campagne de Scandinavie fut décidée au sein du Conseil Suprême Allié pendant l'hiver 1939-40 — d'abord pour aider la Finlande, et ensuite pour épauler la Norvège — des unités de la Légion y durent être adjointes notamment la 13^{me} demi-brigade. Le résumé de leurs exploits en terre norvégienne fera l'essentiel de notre récit, comprenant la synthèse des combats autour de Narvik en Mai-Juin 1940, le seul endroit en Norvège où les unités légionnaires furent engagés, toujours avec gloire, succès et efficacité .

Voici tout simplement comment la chose s'est passé.

Avant tout, parlons des Hommes.

Le Général français BETHOUARD, chargé de l'exécution à Narvik du plan « Avonmouth », comptait parmi ses collaborateurs directs le Colonel Magrin-Verneret, les lieutenants-colonels Valentini et Nicolaï, les Commandants Paris, De la Roque, Faure, Douguet, entre autres. Les unités sous drapeau français étaient les suivantes :

- 13^{me} demi-brigade (Reg. de Marche) de la Légion.
- 27^{me} demi-brigade de Chasseurs Alpins (6^e 12^e 14^e bat.)
- 2 batteries d'artillerie coloniale.
- 342^{me} Cie de chars légers.
- 1022^{me} Cie de D.C.A.
- 1 Détachement de fusilliers marins.
- Divers détachements de services auxiliaires.

En plus, le Général Bethouard avait sous ses ordres la Brigade Polonaise du Général Bohusz. Il restait aussi en contact avec les troupes anglaises (Iris Guards, Scots Guards et S.W.B.) lesquelles ne prirent pas part aux combats, la collaboration anglaise étant assurée par l'escadre ; le sacrifice de ces marins atteignit celui des troupes de terre.

Les troupes norvégiennes collaborant dans ce secteur formaient la 6^{me} Division aux ordres du Général Fleischer, avec les Colonels Hyldmo et Dahl ; la vaillance des soldats, leur connaissance du sol et du climat, ainsi que l'expérience des chefs furent un apport précieux pour les alliés.

* *

Et voici maintenant les faits d'armes.

Prise de Bjervik, les 14 et 15 mai. Pour tenter l'investissement de Narvik il fallait, avant tout, chercher une base terrestre à proximité, car la situation, depuis les combats maritimes d'avril, était la suivante : le Général allemand Dietl, avec 4.000 hommes choisis (dont 1.200 marins et le 137^e Régiment de Montagne) s'était retranché, depuis la fin avril, sur les hauteurs dominant la Ville et sur les rives des deux fjords (Rombaksfjord et Beisfjord) qui la font devenir une presqu'île. Les points extrêmes du dispositif de défense allemand étaient Mie-

ri à leur gauche, et Bjervik à droite. Bjervik fut choisi par le Général Bethouard comme le point le plus faible, leurs lignes de communications passant au bord de la mer, et par conséquent, soumises aux feux de l'escadre anglaise, laquelle pouvait attaquer la défense allemande, et pouvait par contre protéger aisément les troupes alliées une fois débarquées. En prenant Bjervik, les alliés se trouveraient en mesure d'occuper Oijord en face de Narvik ; tout cela permettant, entre temps, une action combinée avec les Chasseurs Alpains (6^e et 14^e bataillons) lesquels partant d'Elvenes et du Gratangenfjord poussaient devant eux vers le Sud, un groupe allemand, harcelé aussi de l'Est par les norvégiens venant par la Valda Selven. Il fallait empêcher que ce groupe allemand, fort d'un millier d'hommes, vint renforcer l'aile droite du dispositif allemand défendant Narvik.

Ce plan bien arrêté, l'exécution commença la nuit du 13 au 14 mai. Transportée et protégée par l'escadre, la Légion Etrangère fut lancée à l'assaut, coïncidant aussi avec les polonais arrivant par terre. L'action fut menée énergiquement en trois directions par chacun des bataillons (Haugen sur la gauche, en liaison avec les polonais ; Bjervik même, au centre, et Meby à droite) pendant toute la nuit. L'effort principal fut porté sur la côte 98, prise à cinq heures à l'arme blanche ; la côte 86 tomba aussitôt après une journée de durs combats ; le Camp d'Elveguarsmen fut atteint le soir, après le nettoyage de la ville de Bjervik. La liaison avec les chasseurs alpins venant du Nord, et avec les norvégiens, fut réalisée le 15 mai sur les bords du lac Hartvig, les allemands s'étant retirés d'un seul bond en arrière, sur la forêt et la frontière suédoise, pour essayer une liaison avec le général Dietl, étant déjà dans l'impossibilité de la faire sur Narvik. Comme prévu, les avant-gardes alliées arrivèrent à Oijord en face de Narvik le 16, complétant ainsi le succès de l'opération préliminaire à la prise de Narvik elle-même.

Bataille de Narvik. Trois jours de durs combats sur la neige et sans troupes de réserve avaient épuisé les soldats de Bethouard ; mais l'urgence d'agir et l'espoir de bien profiter de la défaite ennemie, l'emportèrent sur la fatigue, et la suite des opérations fut fixée pour le 24 mai. Des raisons étrangères à cette campagne obligèrent à reporter la date jusqu'au 28 à minuit. A ce moment là l'attaque fut déclanchée par un feu concentré et étourdissant de l'escadre britannique ; les allemands situés sur les hauteurs, ripostèrent par un feu intense et bien dirigé de leur artillerie de 77, causant un certain désarroi et nombreuses victimes parmi les légionnaires, chargés de l'effort principal et concentrés pour embarquement dans les « puffer », aux petits ports de Gjeisvik, Seines et Oijord. C'est là que trouva la mort le Commandant Paris, chef d'Etat Major du Général Bethouard.

Les abords d'Orneset furent l'objet de l'attaque initiale vers trois heures du matin. Un bataillon légionnaire débarqua à Taraldsvik, l'autre à la gauche d'Orneset même et le troisième,

avec le 1er bataillon norvégien, le fit au pied de la côte 457 où les allemands avaient établi la base de la défense. Ce fut le coup le plus dur, initié avec un élan magnifique par les norvégiens et les légionnaires, avec l'appui de l'artillerie coloniale et les chars. La côte fut prise, perdue, reprise ; les allemands avec un mordant terrible faisaient jouer un éventail techniquement parfait de mitrailleuses et canons d'infanterie ; les norvégiens, dans un accrochage, furent pris à parti, par mégarde, par le feu de l'escadre et un moment arriva, vers six heures du matin, où la situation devint très grave, les troupes débarquées étant presque acculées à la mer. L'arrivée du Colonel Magrin, avec le reste de la Légion, permit de rétablir la situation à 7 heures et la côte fut conquise définitivement au cours de la matinée. Dès ce moment, Narvik pouvait être occupée et elle le fût presque sans tirer un coup de feu à l'intérieur de la Ville.

Les allemands battirent en retraite pied à pied, par un combat d'arrière-garde remarquable, dont le tunnel de la côte 103 en donna une preuve, car il ne sauta qu'à 13 heures ; c'est-à-dire que, même avec l'appui de l'escadre et de l'artillerie coloniale et les chars, les troupes alliées employèrent six heures pour avancer d'un kilomètre.

Le 14^e bat. alpin tenait en respect la droite allemande à 15 kilomètres à l'Est sur la ligne du fleuve Storelven. Sur la gauche du dispositif allemand, les polonais et le 12^e bat. alpin avaient, entre temps, attaqué la rive sud du Beisfjord. Arrêtés devant Ankenes presque une journée entière, jusqu'à la conquête de la côte 405 le 29 mai, au soir, ils atteignirent le bord de la mer à Nyborg le lendemain matin, coupant la retraite aux allemands de ce secteur, lesquels se jetèrent à l'eau tentant de fuir vers Fagernes à la nage et en barques ; plus d'une centaine y périrent ; les autres furent faits prisonniers. Ankenes passa aux mains alliées. Les polonais arrivaient le 30 à l'aube à Beisfjord où s'y trouvaient déjà les éléments motorisés de la Légion. La jonction fut faite, avec l'autre bataillon légionnaire, remontant la Molnelven, sur les côtes 970 et 818 le 30 mai, fermant ainsi aux allemands l'accès à Narvik deux jours après le déclachement de l'attaque.

*
**

En son honneur, les norvégiens avaient été laissés en garnison à la Ville. Les femmes norvégiennes — les quelques pauvres femmes restées sur place — firent don à la Légion d'un fanion historique en souvenir de la part que les légionnaires — presque tous des espagnols — prirent à la libération de Narvik.

La rançon de la victoire fut considérable pour toutes les forces alliées. Sur les bords des fjords et dans les montagnes encore enneigées, 250 cadavres y furent comptés, dont 12 d'officiers. Les blessés passèrent de 500, dont 19 grands blessés restèrent à l'hôpital de Narvik aux soins des médecins norvégiens. Malheureusement, la plupart des blessés durent être em-

barqués sur des bateaux de guerre ou en convois, dont quelques uns furent envoyés par le fond sous les attaques répétées de la Lutwaffe, ce qui fit monter les pertes totales de la campagne à plus de 4.000 morts et autant de blessés. Les troupes alliées comptaient 26.000 hommes.

Dans les cimetières de Lilleberg, Elvenes et Laborget l'on peut retrouver des noms français appartenant aux vaillants chasseurs alpins. Dans ceux d'Ankenes, Nyborg et Beisford des noms polonais, mêlés avec d'autres français, y seront retrouvés. De même nous sommes certains que dans les cimetières permanents ou improvisés de Seines, Oijord, Orneset, Taraldsvik, Stromsens, et Silvik, ainsi que dans celui de Narvik même, de Bjervik, Meby et Elveguarsem les noms espagnols y sont nombreux, en plus de ceux tombés dans le fond des fjords ou au large... Tous des « Soldats Inconnus », évidemment.

**

L'épisode le plus poignant, presque dramatique, s'étale dans le secret de l'exécution, là où se retrouvent les Hommes à l'Action. Il y en avait là-haut des Hommes, dans la troupe et dans les chefs !

Tel que nous l'avons déjà dit, la première phase de la bataille de Narvik s'initie le 14 mai et se développe les 15 et 16. Le 17 devant la catastrophe des Flandres, le Conseil Suprême Allié accorde la suspension de toute action dans la Grand Nord. Le 24 mai l'ordre d'évacuation de la Norvège est donné à l'amiral Cork, qui commandait en chef ce secteur. Le 26 elle est communiquée au Général Bethouard, dont le dynamisme avait fixé la poursuite de l'attaque pour le 24 et puis pour le 27-28 telle que nous venons de l'expliquer. Au moment de la communication... Mais nous préférons copier du rapport officiel britannique :

« La nouvelle de l'ordre d'évacuation fut accueillie par le Général Bethouard avec un calme remarquable, mais il fut extrêmement ferme sur le point que, pour des raisons d'ordre national, politique et militaire, il ne pouvait pas abandonner l'armée norvégienne avec laquelle il avait combattu aux hasards du champ de bataille. Il insista à la prise de Narvik le 27-28, même pour dégager les opérations de re-embarquement et pour partir sur une victoire, preuve effective et gage moral envers les norvégiens. Le Commandement anglais dut s'incliner devant cette noble attitude et le Général Bethouard se trouva en mesure de pouvoir envoyer à son Gouvernement le télégramme suivant :

« REÇU ORDRE EVACUATION. ETANT EN-
GAGE AVEC NORVEGIENS QUE POUR RAISONS OR-
DRE NATIONAL N'ABANDONNERAI PAS SUR LE
CHAMP JE RESTE QUELQUES JOURS POUR AT-
TEINDRE NARVIK QUE J'ATTAQUE CE SOIR »

Signé : BETHOUARD.

C'était dramatique pour ceux qui, connaissant le Secret de l'Heure, dressé vers la retraite générale, n'hésitèrent pas à courir le risque, se lancèrent à la bataille pour des raisons concrètes militaires, oui, mais aussi pour des motifs politiques et moraux d'ordre supérieur, tous à l'honneur de ceux qui en percevaient la valeur historique, en faisaient leur règle de conduite, et préféraient, avant de partir, sceller avec la sang de cinq ou six peuples l'engagement libérateur de la Norvège.

Si la tenue morale des chefs donna de l'Hauteur à l'Action, il n'est pas moins vrai que la collaboration des troupes — notamment de celles qui étaient volontaires — lui redonna de la Profondeur sentimentale et aussi tragique — appelée souvent par les bien pensants « de la folie » ou du « quichotisme » — mais qui sert à mesurer la densité humaine des faits de l'Homme — général ou soldat — et de ceux des Peuples.

**

Dans les foyers détruits et presque vides de Narvik ; dans l'esprit des norvégiens qui partaient en exil, comme de ceux qui restèrent pour l'esclavage, le souvenir s'enracinait de ces faits d'armes, ou rivalisèrent les marins anglais, les soldats norvégiens, polonais et franco-espagnols ; notamment, le courage et l'enthousiasme libérateur des légionnaires firent une très grande impression. Ils contribuèrent largement à faire briller le nom de la petite Ville sur les « actualités » et la première page des journaux — « La route du fer est coupée !... » — mais aussi et surtout dans les pages foncières de l'Histoire.

De la Vraie, de la Grande Histoire, L'âme des Peuples — puisque nous sommes censés d'y croire — reste toujours accrochée à l'Espoir d'une Libération mondiale promise. Poursuivie par les armes il y a dix ans, la Libération n'est pas encore arrivée pour certains d'entre nous et n'a été que partielle pour beaucoup d'autres, tant la Grande Peur et l'Esprit d'Aventure continuent à s'infiltrer entre les chaînons disjoints. Voilà le sens profond, la vraie signification, d'un tout petit village norvégien, maillon symbolique de la Grande Chaîne de Sang versé, humainement solidaire, malgré tout.

Pour nous autres, espagnols, cette rencontre et son souvenir resteront inoubliables ; pour les petites choses, tout comme pour les grandes choses. Lorsqu'une toute charmante colonie d'enfants espagnols malheureux a été établie en France, sur la Côte d'Azur, grâce à l'appui économique des espagnols d'Amérique et des amis norvégiens — petits chaînons de solidarité effective — un nom fut vite choisi : COLONIE « NARVIK ». Et tout le monde a compris.

Parce que tout le monde s'en souvient.

Tout justement, il y a dix ans ces jours-ci...

M. TORRES CAMPAÑA,

Député aux Cortès — Ancien Ministre

Paris, Mai 1950.

Actions des Alliés à NARVIK 1940.

